

Sfax et la guerre
HISTOIRES DE BOMBARDEMENTS
(HISTOIRES VECUES)

(From Diaspora Sfaxienne, 2004, p42)

Au début des bombardements les services de l'Office des Ports s'étaient repliés dans les bâtiments désaffectés de l'école de Picville.

Au rez-de-chaussée un large couloir long d'une vingtaine de mètres coupait le bâtiment en deux. A l'entrée du couloir un portail donnait sur la rue et au fond, une grande porte cochère débouchait sur la cour de récréation. A gauche du portail un vaste escalier permettait d'accéder à l'étage. En période de service portail et porte cochère demeuraient grand ouverts.

Au cours des bombardements le personnel se réfugiait sous le palier de l'escalier qui nous paraissait être l'endroit le mieux protégé. Mais il fallait se plier, se mettre à genoux, se serrer dans des positions souvent bien peu confortables.

Un jour, alors que l'alerte s'éternisait et que le vrombissement des forteresses volantes s'éloignait, las d'être accroupi, je m'échappai de l'abri et me dirigeai vers le portail en claironnant : « Les forteresses sont passées ! » L'ami Lauray et une secrétaire me suivirent.

Les forteresses étaient bien passées ; mais elles avaient déjà lâché leurs chapelets de bombes. Et comme ces forteresses volaient très haut les bombes n'avaient pas encore atterri.

A peine les trois curieux avaient-ils atteint le pas du portail que les bombes s'écrasèrent sur l'usine électrique et les gazogènes d'alimentation distants d'à peine quelques centaines de mètres de l'école.

Il s'en suivit une explosion d'une rare violence et une énorme déflagration souleva les trois imprudents comme autant de fétus de paille, leur fit traverser le couloir en vol plané - à la grande surprise des camarades restés sous l'abri - et les fit atterrir dans la cour de récréation, sans grand dommage heureusement.

Sous les rires et les moqueries de leurs camarades les trois imprudents rejoignirent bien vite l'abri et croyez bien qu'ils y restèrent sagement jusqu'à la fin de l'alerte !..

Lucien BERLOU

Sfax et la guerre

AUTRE SOUVENIR

Les bombardements devenant de plus en plus fréquents et de plus en plus violents, les Services administratifs s'étaient donc repliés un peu à l'écart du gros de l'agglomération, dans les locaux désaffectés de l'école de Picville.

L'ami Leroux, directeur du port, était chargé d'assurer depuis Tunis , seul port en service, le transport des vivres destinés au ravitaillement de la population de Sfax qui comptait déjà près de cent mille habitants et, croyez-le bien, ce n'était pas une mince affaire !

Pour ma part j'avais pour mission de relever les dommages occasionnés par les bombardements aux ouvrages du port. Pour éviter tout risque je me rendais sur le port dès la fin de l'alerte car il était rare qu'il y ait deux bombardements consécutifs.

Un jour, alors que je partais pour ma traditionnelle visite d'après bombardement, je fus interpellé par le commandant Wintersdorff, capitaine du port :

- Où vas-tu Lucien ?

Comme d'habitude je vais relever les dégâts provoqués par le bombardement.

- Je t'accompagne.

Et nous voilà partis tous les deux.

A l'entrée du port il fallut présenter à la sentinelle allemande assistée d'un planton italien, notre laissez-passer. A peine l'avions-nous fait que résonna la sirène d'alerte. D'un bond nous détalâmes tous les quatre vers l'abri le plus proche, celui de la Capitainerie du port.

Au début des événements j'avais fait construire deux abris, l'un destiné aux bureaux de l'Office des Ports, l'autre, celui dans lequel nous nous trouvions, aux bureaux de la Capitainerie. Les deux abris étaient distants d'à peine soixante mètres.

Ce jour-là le bombardement fut d'une extrême violence et plusieurs bombes tombèrent tout près de notre abri. La sentinelle allemande, assise sur la banquette de bois, crispée, serrait nerveusement entre ses jambes son fusil mitrailleur. Le planton italien, de son côté, priait à genoux. J'aurais bien voulu prier moi aussi, mais entraîné par le commandant Wintersdorff, vieux loup de mer, j'échangeais avec lui des propos divers.

A un moment donné une déflagration plus violente que les autres ébranla notre abri et l'emplit de poussière ; une bombe avait dû tomber tout près. Le commandant Wintersdorffime dit alors :

- Lucien, es-tu sûr de ton abri ?

- Pensez donc : deux rangées de palplanches métalliques de forte épaisseur enclavées les unes aux autres ; trois épaisseurs de grosses traverses de chemin de fer en chêne et un matelas de terre ; je pense qu'il peut résister sans difficulté. La fin de l'alerte résonne. Nous sortons de l'abri.

Avec le commandant Wintersdorff nous restons sans voix : une bombe a frappé de plein fouet l'abri de l'Office des Ports. Dans le fond de l'entonnoir les traverses de chemin de fer brûlent et tout autour les palplanches dressées à la verticale sur huit à dix mètres ressemblent à de gigantesques bras implorant le ciel.

« Nous l'avons échappé belle ! » dit seulement le commandant Wintersdorff. Je ne pus que répondre « eh oui ! »

Et sans échanger d'autres paroles nous retournâmes à nos bureaux de l'école de Picville.

Lucien BERLOU.